

Les funérailles de Lénine à Moscou

Arthur Ransome



Le cercueil de Lénine sur le piédestal de la Place Rouge en face du Kremlin, le 27 janvier 1924. (istoriki.ru)

Source: «L'Humanité», n° 7339, jeudi 31 janvier 1924, p. 4.

A minuit, samedi [26 janvier 1924], les portes de la Maison des Syndicats furent fermées et le défilé devant la bière, qui n'avait pas cessé un moment le jour et la nuit, depuis mercredi, s'arrêta temporairement. A 6 heures, ce matin, six cents couronnes, qui avaient été apportées et que l'on avait laissées dans le hall furent remises aux délégués pour être portées dans la procession finale et remises sur la tombe. Des ouvriers ont été occupés nuit et jour à préparer la tombe et ont refusé de la quitter ; ils ont passé deux jours et deux nuits à l'achever.

A 8 heures commença le défilé du corps diplomatique. A 9 heures, la bière fut portée du hall à la Place Rouge par une garde d'honneur comprenant des ouvriers de différentes professions, des paysans et des leaders communistes, parmi lesquels [Kamenev](#), [Kalinine](#), [Boukharine](#), [Tomsky](#), [Tchitcherine](#), [Piatakov](#), [Sapronov](#) et [Krassine](#). Ceux-ci étaient divisés en cinq groupes, chacun d'eux porta le cercueil pendant une partie du chemin.

Le corps fut placé, sur un haut piédestal devant le mausolée, qui est sous le mur du Kremlin, en face de la statue bien connue de Minine et Pojarsky. Sur ce piédestal, qui a plus de huit pieds de haut, la bière était visible de chaque côté de la place. De bonne heure, le matin, les cortèges se formèrent de toutes les parties de la ville et passèrent sans cesse sur la place, derrière la bière. A 4 heures le cercueil fut mis dans le mausolée.

Dans toute la Russie, les transports, par route, voie, ferrée et eau, s'arrêtèrent cinq minutes. Cinq minutes la vie de tout le pays fut arrêtée, Il y eut salut militaire par le canon, pièce par pièce, dans les

plus petites garnisons, batterie par batterie, à Petrograd et à Moscou, pendant que les drapeaux étaient baissés et que les orchestres jouaient la marche funèbre. Pendant trois minutes ce fut dans toute la Russie un bruit continu de sirènes d'usines.

Les sirènes rentrèrent dans le silence, les tirs continuèrent, les troupes se dispersèrent et la cérémonie se poursuivit. La procession, interrompue, seulement, reprit. Sous l'éclat de lampes puissantes, la foule passa dans la nuit. Les pompiers décident d'employer chaque torche de Moscou et apportent leurs hommages enflammés à travers la ville jusqu'au tombeau. Le mausolée est construit de telle manière que le peuple puisse y passer et que les milliers de paysans qui n'ont pu arriver à temps à Moscou puissent regarder à travers la glace du cercueil la figure paisible.

À côté de la bière

À sept heures ce matin [*dimanche 27 janvier*], les rues étaient sombres, mais à huit heures le jour se levait. Des braseros brûlaient dans les rues pâles et le croissant était triste dans le brouillard, sur la ville blanche et gelée. C'était un des jours les plus froids dont je me souviens à Moscou ; on y enregistra plus de 30 degrés de froid. Des troupes allaient dans les rues, marchant sous une voûte d'air glacé, les hommes de la milice se réchauffant aux braseros. De petits groupes d'hommes et de femmes se frappaient la poitrine avec leurs mains, claquant leurs pieds froids et se précipitant vers le centre.

Seuls quelques membres du Comité exécutif central et du corps diplomatique furent autorisés à assister, dans le hall des syndicats, à la dernière cérémonie. Quelques-uns y étaient arrivés quand j'y parvins. Au milieu du hall, sous les palmes, le corps de Lénine, en kaki sombre, reposait sous un catafalque cramoisi, gardé par un groupe de vieux camarades. De temps en temps, la garde était changée. Toute la garde se tenait raide : certains hommes regardaient devant eux, comme à la parade ; d'autres, étaient incapables de détourner leurs figures de la face pâle et endormie de leur chef mort. [Dzerjinsky](#), en costume de cuir brun, la tête baissée, semblait un franciscain. Staline se tenait les bras pliés, de fer comme son nom. Boukharine, à côté de lui, était tranquille, calme cette fois, comme une figure creusée dans la cire. Les bannières révolutionnaires pendaient aux murs et parmi elles, en lettres blanches, il y avait les mots « *Ilitch est mort, son œuvre survit* ».

Lentement le hall s'emplit de communistes, tous en costumes ordinaires de travail. Seulement, dans le groupe des diplomates, où derrière MM. Hodgson et Peters, il y avait des hommes de toute nationalité, on voyait les tenues des cérémonies ordinaires. De-ci, de-là, à travers le hall, l'éclat d'un feu blanc pour les opérateurs de cinéma éclairait brillamment les faces blanches des paysans barbus dans leurs basanes, des travailleurs dans leurs costumes de cuir et les uniformes kaki.

Soudain une rumeur parcourut le hall et immobilisa tout le monde. La femme de Lénine se tenait près de la bière, regardant la face de Lénine, calme, les yeux comme inconsciente que lui et elle n'étaient pas seuls dans la salle. Il y eut un silence absolu ; puis une musique funèbre, un « *Requiem* » suivi de l'« *Internationale* » après lequel, quand l'orchestre eut fini, un hymne révolutionnaire fut chanté par tout le monde dans le hall, tandis que les soldais, même hors du hall et dans les passages, se tenaient au garde à vous. J'eus l'étrange sensation que j'assistais à la fondation d'une nouvelle religion.

Procession sur la tombe

Il n'y eut pas de discours. Le silence était absolu. La seule note discordante fut donnée par un fanatique antireligieux et solitaire qui errait, les yeux hagards, de-ci, de-là, avec une longue écharpe rouge autour de lui, comme l'ornement d'un prêtre officiant, avec un manifeste communiste (je pense) imprimé sur une carte et fixé sur sa poitrine. Personne, parmi les assistants, ne le regardait, et il sortit précipitamment du hall. Après l'hymne, le couvercle du cercueil, couvert de soie rouge, avec trois fenêtres en haut et sur le côté, fut placé sur le cercueil, et tous, excepté la garde d'honneur, marchaient dans l'air glacé où le froid, soudain et terrible, frappa comme un coup.

Nous attendions derrière le cercueil. Le froid était tel que seulement quelques personnes à cheveux nattés purent quitter leurs bonnets de fourrure. Le peuple commença à défiler avec les mains dans la position du salut. Mais alors même cela fut impossible. Nous nous promenions derrière les rangs des soldats, qui chacun, avec son casque, sa figure et ses épaules protégeaient contre la gelée blanche sa propre poitrine. Quatre fois la petite procession s'arrêta, tandis que les porteurs cédaient leur place à d'autres. Lentement on passa par le hall de la vieille ville et on monta derrière le mur du Kremlin jusqu'à la place.

Au-dessus de nous, à droite, sont les murs du Kremlin, avec ses créneaux, ses tours fantastiques et ses chemins de ronde. Bien au-dessus d'eux, sur le bâtiment où siège le Conseil des Commissaires du Peuple, était une hampe solitaire, à mi-mât de laquelle se trouvait un drapeau flottant et une lumière rouge. Devant nous, pâle dans le brouillard, était la bizarre église de Saint-Basile qui à l'éclat du jour s'illumine de différentes couleurs. Des soldats en rangs circulaient à travers la place. A gauche, la vieille ville chinoise, dans laquelle se trouve la maison des travailleurs anglais qui ont été condamnés à mort par Ivan-le-Terrible.

Au loin, au haut du mur du Kremlin, on aperçoit le petit balcon duquel Ivan, avait coutume de regarder les exécutions sur la place, où Pierre Ier, dans les derniers temps, avait l'habitude de descendre pour y prendre une part personnelle plus active. La Place Rouge avait vu de terribles événements, mais pas de plus émouvants que cette longue file de chefs communistes portant Lénine à sa tombe.

Lentement, la procession passa sur les tombes des communistes morts. Devant eux, encastrée dans le mur, était une masse obscure qui, quand nous la vîmes de plus près, nous parut un mausolée, construit temporairement en bois, en forme de grand cube avec d'autres cubes plus petits, aux coins desquels étaient les entrées près de la voûte.

La masse centrale totale était ornée, à vingt pieds de hauteur, avec des guirlandes. Immédiatement devant était une haute plate-forme avec un piédestal couvert de rouge et un double escalier.

Gelée terrible

Le cortège s'arrêta. Regardant autour de nous, je vis [Kamenev](#), le Commandant en chef, couvert de fourrure jusqu'aux oreilles, sa moustache noire blanche de gelée. A côté de lui était [Boudienny](#), le leader cosaque, accoutumé à des froids terribles et paraissant indifférent à la température. Le cercueil fut apporté et hissé au haut du piédestal, Un petit groupe se dirigea, vers la plate-forme et y resta visible seulement par la vapeur de sa poitrine. Staline, Kamenev et [Tsiouroupa](#) se tenaient devant la plate-forme. Quelqu'un lut une proclamation approuvée par le Comité central exécutif. Il n'y eut pas de discours. Le cercueil resta seul, visible de chaque coin de la place. La première partie de la cérémonie du jour est finie et, district par district, le cortège des travailleurs, des femmes et des paysans de la campagne s'ébranla. Le froid, était tel que les soldats frappaient continuellement du pied sur place et les délégations passant à travers la place se mirent à courir.

Le chef de la milice avait toute la figure gelée et risquait de perdre le nez et les joues. Je crains qu'il n'ait pas été le seul à souffrir. Il aurait été nécessaire d'interdire d'amener les enfants. Il était maintenant midi. Le soleil, comme un feu rouge pâle, essayait en vain de percer le brouillard blanc qui s'étendait au-dessus de la ville gelée. Je glissai à travers les rangs des soldats vers la ville immense. Du bord de la Place Rouge je regardais l'immense plaine de neige, où il y avait des batteries prêtes à saluer, avec des ambulances et des troupes montées en petits groupes vers le mur du Kremlin éloigné et la haute bière avec son petit groupe de gardes.

Déjà comme une rivière coulant sous un soleil d'été, un torrent noir d'hommes, sous une voûte de poitrines gelées dans ce froid terrible, avait commencé de couler entre les bords d'un sable sombre de soldats, dont une simple ligne chargeant continuellement retenait le torrent en place, l'empêchant de se masser dans la place et rendant impossible une répétition de la tragédie de Khodinka, lors du

couronnement du tsar ^[1].

Les bannières rouges sombre semblaient être balayées comme des arbres droits par une rivière humaine, se balançant dans le torrent, tombant, disparaissant comme elles passaient devant la bière, pour s'élever fièrement de nouveau au-delà.

Les plus imposantes funérailles à Moscou

Je courus à travers la ville chinoise pour rétablir la circulation dans mes pieds, et alors, dépassant le mur chinois, j'allai de place en place pour voir les processions, qui dès le matin convergeaient des lieux les plus éloignés vers le centre. Partout il y avait un ordre étonnant. Des rues de côté, débouchant vers celles où les cortèges passaient étaient barrées pour empêcher les cortèges de s'accroître d'une façon démesurée. Les hommes de la milice, dans leurs nouveaux costumes bleus et leurs petits képis rouges, avec de la fourrure grise couvrant le cou et les oreilles, se tenaient par groupes que l'on changeait très souvent pour leur permettre de se précipiter vers les feux où se tenant dans la fumée bleue, ils faisaient fondre la glace de leurs joues.

Et dans les rues les plus importantes, malgré le froid effrayant, se déroulaient les plus grands cortèges que Moscou eût jamais vus. District par district, usine par usine, gens de toutes nationalités, chacun méprisant le qu'en-dira-t-on, enveloppés dans leurs vêtements les plus chauds, toute la ville semblait se diriger vers la place. Même les prisonniers politiques étaient relâchés sur parole pour prendre part à ces funérailles. Les communistes portaient des brassards noirs bordés d'écarlate, mais presque tous ceux que j'ai vus portaient des rubans de deuil, et même des élégantes de la rue du Pont-Kuznetzki, bien habillées, évidemment des dames non communistes, en portaient.

Des petits garçons vendaient des petits portraits de Lénine que chacun piquait sur sa poitrine, et à certains endroits des petits portraits en papier étaient offerts gratuitement et criés d'une voix stridente.

Vers trois heures, par un chemin détourné, je revins vers la place, croisant cortège après cortège. A trois heures et demie j'arrivai par Ylynka sur la Place Rouge et je marchai dans la neige ; je vois et revois ce torrent toujours coulant qui, depuis ce matin, ne s'est pas arrêté un moment. Tout le toit le plus bas de la cathédrale de Saint-Basile était encombré de monde et de mignonnes figures étaient pressées les unes contre les autres, entre chacun des cent créneaux du mur du Kremlin. Lorsque j'approchai je vis le petit groupe sur la plate-forme avec la bière, dont certaines personnes avaient été constamment là ; Kamenev, Staline, [Zinoviev](#), [Rykov](#), qui se tenaient près du cercueil. Boukharine, au haut des degrés ; la femme de Lénine, la tête inclinée et cachée dans le col épais de son vêtement. Les gardes d'honneur changeaient très fréquemment, remplaçant ceux qui se tenaient droit au garde à vous, parce que rester nu-tête aurait été un suicide inutile.

Salut des fusils et des sirènes d'usines

Au-dessous de la porte Spassky, les mains d'or sur l'horloge noire approchaient de quatre heures. Juste au moment où le soleil descendait derrière les murs du Kremlin, le cercueil fut soulevé et descendu dans le mausolée. L'horloge sonna. Comme le roulement d'un gros tambour, une batterie salua pour la première fois, et de loin, à travers le brouillard blanc, au-dessus de la ville, se fit entendre la note perçante de la sirène qui continua, tandis que l'horloge sonnait en des tons clairs, indifférents, semblables à des cloches, comme s'ils insistaient sur le contraste entre le temps et la mortalité des hommes.

Le grondement de la batterie essaya en vain de couvrir les derniers sons de la grosse horloge ; les sirènes continuèrent. Alors, sur la place et dans les rues de la ville, un orchestre joua l'« *Hymne*

[1] Lors des cérémonies de couronnement du tsar Nicolas II, le 18 mai 1896, sur le terrain de Dynkin à Moscou, une bousculade provoqua la mort de 1.389 personnes.

révolutionnaire » et l'« *Internationale* ».

Les funérailles sont terminées et Lénine est dans sa tombe. Un soldat de l'armée rouge, à côté de moi, qui avait perdu sa jambe dans la guerre civile, dit à un camarade : « *Il se passera du temps avant que nous puissions croire qu'il est mort. Car depuis si longtemps que nous ne l'avions pas vu, nous savions pourtant qu'il était là ; maintenant il n'est plus ici et à jamais.* » Je quittai la place. Si importants étaient les cortèges qu'il est impossible qu'ils aient pu se terminer avant minuit

Au Congrès de l'Union des Républiques Soviétistes : Le discours de Kroupskaïa

J'étais présent à l'ouverture du congrès de l'Union dans le Grand Théâtre, qui était tout tendu de noir. Kalinine déclara le congrès ouvert, ajoutant que tous comprendraient que cette première session serait consacrée à la mémoire de Lénine. Chacun se tint debout, tandis qu'une marche funèbre était jouée par un énorme orchestre. Kalinine parla de la masse concentrée d'expérience et d'avis que Lénine leur avait laissée, particulièrement de la compréhension de la nécessité de l'alliance entre les paysans et les ouvriers ; comment, à un moment critique de l'histoire de cette alliance, il avait trouvé un chemin d'introduction dans la nouvelle politique économique, et comment même ceux qui ont douté à ce moment-là reconnaissent maintenant qu'il avait raison. Le discours, quoique plein de sentiment, ne préparait nullement à la scène émouvante qui suivit. Après ce discours, la marche funèbre de Chopin fut jouée. Il fut alors annoncé, comme dans la procédure ordinaire, que le prochain orateur serait le « *membre du Présidium* », la camarade [Kroupskaïa](#) (Nadejda Konstantinova, veuve de Lénine).

Toute l'assemblée se leva en silence. La femme de Lénine, qui était restée jour et nuit à côté de la bière, marcha vers la tribune et parla fréquemment d'une voix basse et claire, qui défailloit seulement à la fin. Elle raconta que pendant la veille elle avait revécu, année par année, la vie de Lénine, se souvenant de son œuvre dans les petits cercles d'ouvriers de Petrograd, à la campagne et à l'étranger, autrefois et après la Révolution, et comment l'inspiration de sa vie fut l'amour des hommes et des femmes qui travaillaient. Sa voix s'affaiblit et manqua. On sentit la concentration de la volonté avec laquelle elle se maîtrisa et acheva avant de quitter la tribune.

L'orchestre joua un air révolutionnaire. Il cessa. Un moment de silence, et alors une voix, par-ci, par-là, commenta, puis toute cette immense assistance chanta les paroles de l'hymne. Les pleurs coulèrent sur les figures des gens qui chantaient, et longtemps après que le chant fut terminé, les gens se demandaient où ils étaient, aveuglés par les larmes.

Zinoviev, Staline, [Clara Zetkin](#) et d'autres orateurs suivirent la femme de Lénine, mais nul ne put effacer cette impression prodigieuse de ce deuil personnel et universel causée par son discours. La session se termina avec la marche de tout le congrès du théâtre au hall des Unions ouvrières pour prendre congé de leur président mort.

(Moscou, le 27 janvier 1924)